

PAYSAGE

LES CARNETS

REVUE DE PROJET, D'ART ET D'ÉCOLOGIE

Nocturne



Dans le bois, il y a une maison

IKRAM BENCHRIF & PAUL GIRARD

Cinéaste

Danseur

ENTRETIEN AVEC MARCELLINE DELBECQ

Écrivaine, artiste

Le 27 mai 2024, peu avant la tombée de la nuit et jusqu'à ce qu'elle recouvre tout ou presque, dans un lieu non indiqué sur le billet, un groupe de spectatrices et de spectateurs a assisté à la performance documentaire *Il n'y a pas de paysage ici* de la cinéaste Ikram Benchrif et du danseur Paul Girard. Cette troisième occurrence de leur enquête sensible sur le bois de Vincennes, arpente de jour pour en comprendre les usages et de nuit pour y rencontrer ses véritables habitants – animaux, végétaux ou humains –, présentait une île du bois observée depuis sa rive opposée et une narration en sous-titres lumineux, fondue dans ce singulier paysage entre chien et loup. La tombée de la nuit agissait en révélateur d'expériences vécues et transmises au cœur de la forêt, comme de toutes les fables qu'elles alimentent en celles et ceux qui ne font qu'y passer. D'entretiens en récits intimes, de maraudes en numérotation des habitats tolérés, *Il n'y a pas de paysage ici* plongeait dans ces vies auxquelles le temps de la nuit n'accorde aucun répit.

Marcelline Delbecq : Pouvez-vous revenir sur la genèse de ce projet, sur votre envie de faire du bois de Vincennes votre principal terrain d'enquête et de création ? Par quoi et par où avez-vous commencé et où pensez-vous être arrivés ?

Ikram Benchrif et Paul Girard : À l'automne 2021, nous venions de terminer un parcours d'expérimentation auprès du philosophe Bruno Latour. Nous étions, chacun et chacune, remplis de doutes sur nos manières d'envisager nos disciplines – la danse et le film – et souhaitions habiter un lieu pour y expérimenter sur un temps long. Le chorégraphe Pierre Pontvianne, alors en résidence à la Cartoucherie, nous a proposé une carte blanche pour trois années. Cela voulait dire pouvoir enfin faire terrain, utiliser nos corps et la caméra pour se mêler à et de la vie d'un lieu. Les questions et les méthodes que nous avons mobilisées ont été constamment bousculées. Du fait de notre interdisciplinarité d'abord, ensuite parce que toutes les personnes rencontrées ont chacune ajouté leur régime de savoir, leur propre pratique à l'enquête.

Notre terrain a commencé au 2 route du Champ-de-Manœuvre et s'est étendu de proche en proche. C'est difficile d'en cerner la géographie, bien qu'elle soit circonscrite au bois de Vincennes. Il s'agit d'une carte faite d'espaces sonores, temporels, paysagers et d'un nombre indéterminé d'espaces de fictions qui ne rentrent pas dans le cadastre.

Nous avons une hypothèse de départ : faire une enquête sensible sur le voisinage d'un lieu d'art, L'Atelier de Paris, qui n'y entre jamais. Notre idée naïve initiale a été d'essayer de les faire entrer dans l'enceinte du théâtre. Nos premières rencontres ont eu lieu à mi-chemin entre la Cartoucherie et les locaux de la direction des espaces verts, à des endroits où ni la danse ni le film n'étaient attendus. C'est donc dans une position d'observatrice et d'observateur que nous nous sommes d'abord inventé un rôle, et ce n'est qu'après plusieurs mois que nous nous sommes trouvé une utilité. Au fil des années, nous sommes passés de témoins conteurs d'histoires de voisinage à habitants temporaires s'autorisant à agir, à provoquer des situations et à s'y mêler, en semant par exemple un champ de céréales de cinq mille mètres carrés au milieu du bois.

À quel moment et sous quelles formes la nuit est-elle devenue partie prenante de votre enquête ? Quelles rencontres nocturnes ont modifié votre propre perception diurne du lieu ?

C'est un désir de mettre en sourdine l'agitation des êtres humains qui a motivé nos premières sorties nocturnes. Chaque prise de son était polluée par une sirène, le vacarme de l'autoroute A4, le passage du RER ou le trafic aérien. Même dans les massifs forestiers les plus boisés, il était impossible d'ignorer la ville. Durant l'hiver 2022, nous avons rencontré pour la première fois les chouettes hulottes du bois de Vincennes. L'enregistrement de leurs hululements, une nuit de pleine lune, nous a ouvert un espace jusque-là inconnu. De la chouette nous n'avons

perçu que le cri incisif, qui venait amplifier la fable d'un monde sauvage à la marge d'une grande ville. Mais les fables ont la vie courte dans le bois de Vincennes et au cours de cette même nuit, à quelques mètres seulement de la rencontre, les basses fréquences d'une fête sauvage ont effacé le cri de la chouette. Le rapace est passé d'une puissance à une existence fragile.



Chouette hulotte.

Cette confrontation a ainsi mis en lumière deux bois : un bois nocturne, celui des habitantes et habitants qui se connaissent, se fréquentent, s'appriivoisent, ou se craignent parfois, et un bois diurne, celui des usagères et usagers qui le consomment. Les fêtards sont les rares à déroger à cette règle temporelle. Nous avons de la tendresse pour cette cohabitation jusqu'à devenir nous-mêmes habitants du bois. Au cours du printemps 2023, notre champ semé au bout de l'allée Royale a régulièrement servi de dortoir, ses épis couchés par les corps étendus après la fête, au petit matin.

Il y a quelque chose d'étonnant dans ce lieu : ses habitants doivent se cacher le jour et ne gagnent le droit d'"habiter" qu'à la tombée de la nuit. Cela tient peut-être à un malentendu. Dans la fiction des usagers, le bois n'est pas habité. Il est perçu comme un espace public mais pas nécessairement commun. Dans la fiction de celles et de ceux qui y vivent, des renards aux gens des campements, le bois est libre, il n'est pas donné.



La clé du bois de Vincennes.

Ce n'est qu'au bout de trois ans que nous avons saisi ces enchevêtrements. Il est peut-être décevant d'admettre que les fictions des unes et des autres sont d'abord le fruit d'une gestion d'ingénieurs de la direction des espaces verts qui, quotidiennement, dessinent, recensent, administrent la vie des habitants et des visiteurs du bois de Vincennes. Rien n'échappe à ceux que nous aimons appeler "les gestionnaires des imaginaires" et aucune de leurs interventions ne saurait contenir les élans de vie et de liberté qui se tentent. S'ils disent "tolérer" et

pas "accueillir", ils conspirent par leurs actes à autoriser quelques mètres carrés d'habitat supplémentaires par là, un espace naturaliste par ici. Tout se négocie et à cette négociation participent des forestiers, des naturalistes ainsi que des acteurs locaux comme Emmaüs Solidarité et l'UASA.

Vous avez noué une relation de travail et de confiance avec le garde forestier qui a travaillé et vécu dans le bois pendant trente-cinq ans avant de prendre récemment sa retraite. Quelle était sa propre relation à la nuit et que vous a-t-il permis de découvrir, de comprendre pour l'interpréter ensuite ?

Michel a la clé du bois de Vincennes. Sa maison se trouve quelque part vers le lac Daumesnil. En trente-cinq ans, il a approfondi une connaissance de ses voisins qui débordent largement ses fonctions de forestier. La nuit est un espace d'observation encore trop éclairé à son goût. Les rencontres y sont brèves et irrégulières. Lorsque au printemps 2024 nous lui avons confié un caméscope, il a tourné presque toutes ses images de nuit, mises en scène avec une frontale. Elles montrent un bois enchanté par une "biodiversité du banal" comme il aime la nommer.

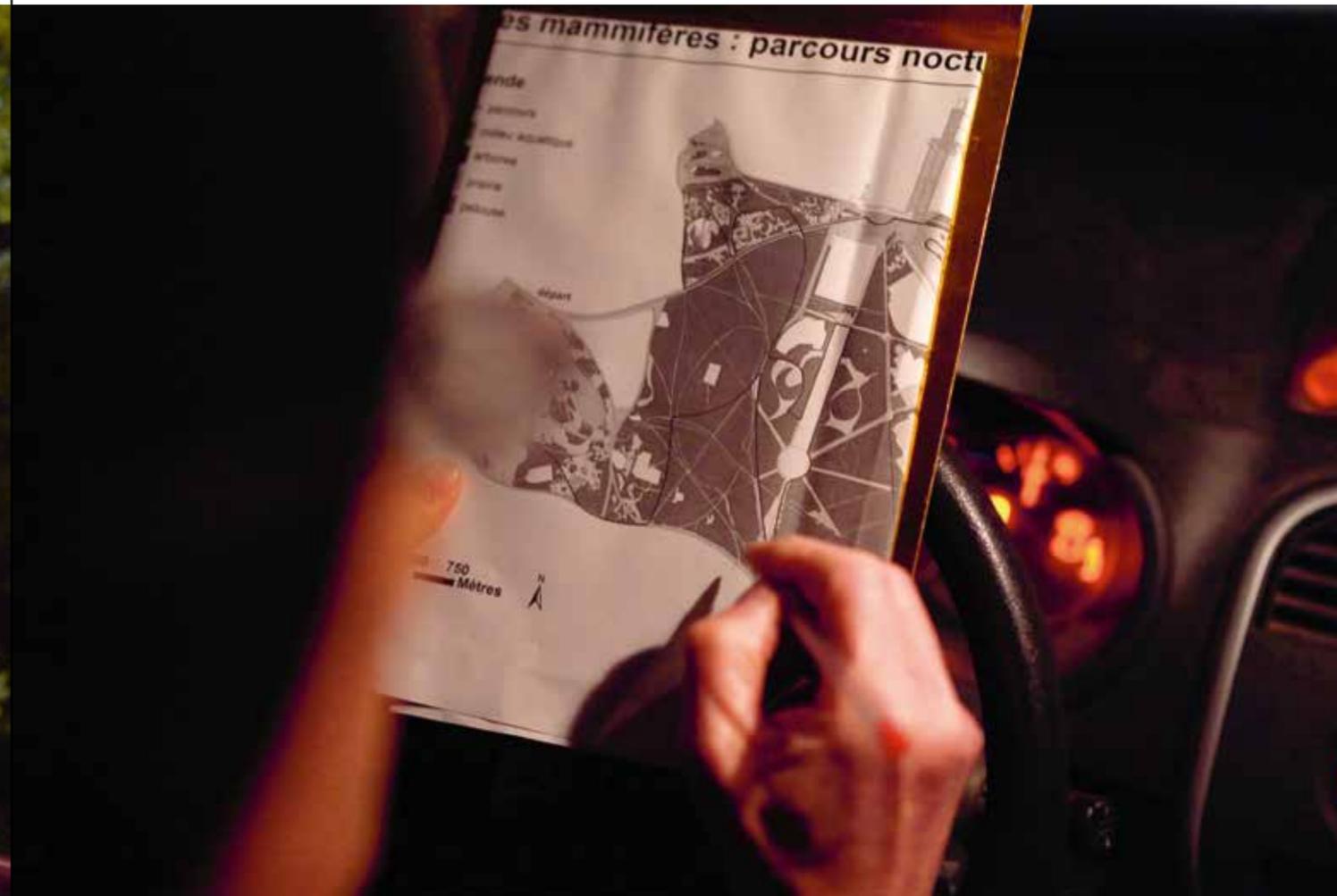
Entre 2021 et 2024, Michel nous a embarqués dans ses protocoles de science participative, au cours desquels il recense des populations fragiles, dont certaines rarement observées en Île-de-France comme les lucioles ou le rhinolophe. Ça a été pour nous les plus beaux moments du terrain : goûter au temps du naturaliste où le geste d'observer se suffit à lui-même. Il a fallu s'accorder à sa lenteur et à sa rigueur pour "voir". Le plus marquant des protocoles nocturnes a été pour nous le recensement des renards. Pour les compter, il faut partir de la Porte dorée à 22 h 45 et la boucle de vingt-cinq kilomètres se termine aux alentours de 2 h 30 au parc Floral. Il faut être trois. Équipée de deux flashes et d'une feuille, l'équipe éclaire les allées, les sous-bois pour chercher des yeux qui brillent. C'est un long travelling inédit, à vitesse constante, sur



CI-DESSUS : Michel Neff sur le lac des Minimes.
À DROITE : Micro pour enregistrement des chauves-souris.



DANS LE BOIS, IL Y A UNE MAISON



CI-DESSUS : Protocole de comptage des renards.
À GAUCHE : Renard aperçu près du château de Vincennes.



DANS LE BOIS, IL Y A UNE MAISON

des chemins interdits à la circulation. On note le lieu et l'heure de chaque rencontre en inscrivant : renard, chat ou mammifère indéterminé.

La nuit du 31 janvier dernier, nous avons vu au moins treize renards. Treize altérités élégantes, à la fourrure rousse gambadant dans les allées du bois, à peine dérangées par nos phares. Et puis parfois recenser nécessite de se retirer, être témoin en différé. Deux fois durant l'été, Michel a posé un micro sur l'île du lac des Minimes et l'a laissé sur place pendant trois nuits. Le forestier a ainsi documenté la vie d'une chauve-souris très discrète à l'aide d'un enregistreur qui se déclenche chaque fois qu'un ultrason est intercepté. Chacune de ces observations directes ou indirectes de nuit comme de jour a produit quelque chose. Même lorsque nous ne trouvions pas ce que nous cherchions, nous découvririons autre chose de tout aussi important.

Vous avez également rencontré à plusieurs reprises puis travaillé avec plusieurs habitants du bois, ces femmes et hommes qui, pour toutes sortes de raisons, après des parcours souvent chaotiques, en ont fait leur lieu de vie. Pouvez-vous raconter ce que la nuit leur permet et ce qu'au contraire elle empêche ? En quelles saisons la nuit est-elle la plus insupportable ? Sa temporalité et son obscurité parfois relative ont-elles facilité vos échanges, comme libéré leur parole ?

La nuit permet aux hommes et aux femmes qui habitent dans le bois de se cacher. Ils trouvent dans le noir une intimité. Une nouvelle carte se dessine à la tombée de chaque jour et fait apparaître les "arrière-cours", les "terrasses", les "chambres d'amis". C'est délicat de s'y aventurer car on risque à son insu de franchir le seuil d'une maison dans laquelle personne n'est invité. Les habitats sont plus discrets les nuits d'été, le feuillage dense les rend infranchissables. Mais, l'hiver, le rouge des braises incandescentes les expose au regard. On comprend autant la fragilité que le génie de ces architectures mobiles et permanentes. Si la nuit autorise les habitants à se réapproprier leur bois, elle



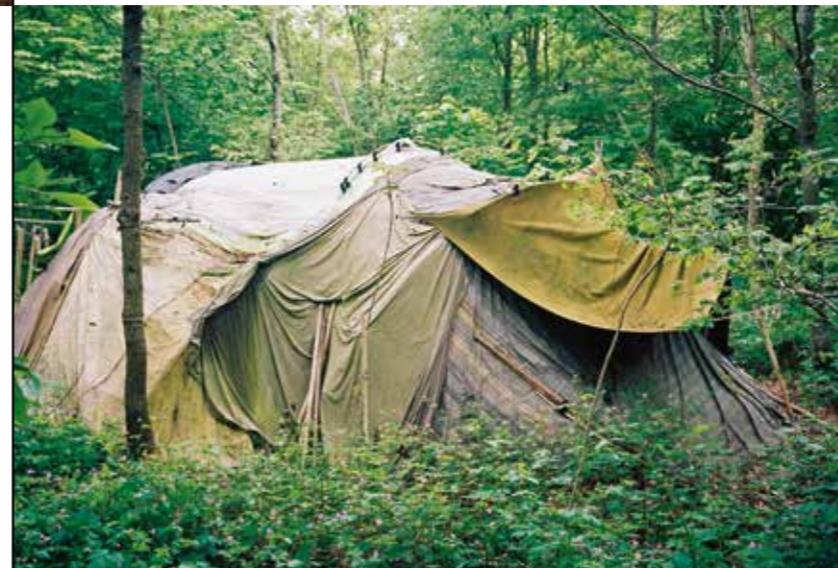
Sur la piste du renard.

n'est pas synonyme de repos pour autant. On ne lui confie pas facilement son sommeil. Dans les campements, les voisins veillent et le système d'alarme est souvent délégué à un chien. C'est la raison pour laquelle on habite rarement seul le bois de Vincennes. Après minuit, les visites entre humains ne sont pas vues d'un bon œil mais à cette règle d'autres espèces peuvent déroger. Il n'y a pas de rendez-vous mais des rencontres. Luis, un habitant avec qui nous avons fait un jardin dans le centre d'hébergement d'Emmaüs du bois de Vincennes, nous avait confié son histoire de voisinage avec le hérisson et leur apprivoisement réciproque. Tous les soirs, entre 23 heures et 1 heure, ils se fréquentaient. Nous y avons vu une forme de solidarité peu commune pour nous citadins mais si ordinaire entre refoulés de la ville. Les repères temporels sont tous bousculés dans le bois, presque comme sur une île : nous avons souvent eu l'impression que la nuit, le jour et les saisons incarnaient une durée, une signification et des habitudes qui nous sont étrangères. Il faut par exemple une demi-journée pour laver son linge, une semaine pour le sécher, s'il ne pleut pas, une journée pour chauffer ses os et deux heures seulement si on a le courage de marcher jusqu'au

local d'Emmaüs. Pour les habitants, la nuit bave sur le jour et, dans cet "entre" non balisé, ils vivent intensément.

Comment quitte-t-on le bois, ses habitantes et ses habitants, ses saisons ? Pouvez-vous revenir sur la manière dont vous avez partagé cette expérience à travers le spectacle Nichoir 93, pour lequel vous avez convié, dans l'espace de représentation du théâtre, trois protagonistes des vies diurnes et nocturnes du bois ?

Un agent de la direction des espaces verts nous avait dit un jour que, si on restait plus d'un an dans le bois, "c'était foutu". On peut en effet arriver du jour au lendemain pour s'y installer à cause d'un accident de la vie. Quitter le bois



Tente.

est plus complexe, les chemins de sortie d'une vie sous les tentes peuvent prendre des années. Nous avons rencontré plusieurs personnes dans cette phase dite "de transition". Elles logent au pavillon de la Terrasse, une ancienne maison forestière à la lisière du bois transformée en lieu d'accueil par Emmaüs Solidarité. Nous avons initié avec quelques-uns

de ses habitants un jardin nourricier, des séquences de films puis des ateliers expérimentaux engageant les corps. De ce compagnonnage avec certains hébergés est né, au cours de l'été 2024, *Nichoir 93*. C'est une pièce que nous avons présentée à Avignon puis à l'Atelier de Paris, à la Cartoucherie. Nous avons tenté à travers son écriture d'envisager une rencontre de nos deux disciplines, la danse et le film, dans une seule forme et un seul espace-temps. Cela a fabriqué une pièce documentaire où les corps sur le plateau, ceux de Laurent, de Mahdi et de Richard, déploient une trame documentaire vivante, dépouillée d'archives matérielles. C'était autant un geste chorégraphique qu'un film. Cette création a été transformatrice pour nous car nous avons désappris et appris quelque chose de nos disciplines. Nous aimerions croire qu'elle l'a été aussi pour ces habitants du bois. Nous avons quitté Vincennes à la fin de notre résidence mais le bois continue de nous habiter d'une certaine manière. Les liens que nous y avons tissés se sont transformés pour la plupart en histoires d'amitiés. D'autres ont engendré des collaborations entre des voisins qui avaient du mal à se regarder avant notre enquête sensible, comme la Ferme de Paris et Emmaüs Solidarité. Une fois par semaine, des habitants des tentes cultivent une parcelle avec des maraîchers. Ces liens font aujourd'hui leur vie sans nous.